

Les Roms dans le contexte des peuples européens sans territoire compact

Dr Marcel Courthiade (INALCO – Univ. de Paris & IRU – comm. à la langue et aux droits linguistiques)

Devant la multitude des dénominations plus ou moins heureuses servant, dans la vie courante comme dans les médias, à désigner la/les population(s) dont il est question lorsque l'on parle de près ou de loin de Roms, il est tout naturel que le commun des mortels ait du mal à trouver des repères. Certains "spécialistes" eux-mêmes se complaisent à renforcer la confusion incommode existant déjà afin d'épaissir le "mystère" qui entourerait l'objet de leur travail, croyant de la sorte se valoriser. Les intéressés eux-mêmes peuvent se présenter à quelques minutes d'intervalle et indifféremment comme "Roms", "gitans", "tsiganes", "gens du voyage", "manouches" ou autres, le plus souvent pour éviter de s'enfermer dans une dénomination risquant de déplaire à l'interlocuteur et pour tester du même coup ce dernier, afin d'identifier celui des termes qui sera le plus susceptible d'optimiser la relation avec lui. Bien entendu, après des décennies d'usages chaotiques, les mots se vident de leur sens et deviennent interchangeable, renforçant comme dans un cercle vicieux la confusion et ses dramatiques conséquences. Tel n'est pourtant pas le cas si l'on s'adresse à leur signification véritable, chacun correspondant à une notion ou à un regard bien spécifique.

Or, on constate qu'expliquer ces diverses dénominations en utilisant les unes pour définir les autres (définitions circulaires) n'est ni pratique, ni vraiment révélateur et que pour mieux les cerner il est indispensable de sortir de leur cercle étroit – un peu à l'image du célèbre casse-tête où l'on ne peut joindre les points d'un carré par trois et seulement trois lignes droites que si l'on prolonge ces dernières à l'extérieur du dit carré. En effet, ces notions s'éclaircissent considérablement dès que l'on admet, comme point de départ, qu'il existe en Europe non seulement plusieurs dizaines de peuples géographiquement liés à des territoires (plus ou moins intriqués les uns dans les autres tout en restant en général assez compacts), mais encore une dizaine d'autres peuples qui ont en commun d'être répandus dans un grand nombre de zones où pratiquement nulle part ils ne constituent la majorité de la population sur un territoire supérieur à deux communes contiguës.

Ces peuples se distinguent des diasporas vraies en ceci qu'ils ne possèdent plus de liens directs avec un territoire d'origine compact (comme par exemple les diasporas polonaise ou albanaise, dont les racines rejoignent la Pologne et l'Albanie) et que souvent le contact avec un lieu d'origine a été coupé par une catastrophe fondatrice dont le souvenir a pu ou non se maintenir. Ces divers peuples peuvent avoir eu, et ont parfois gardé, un mode de vie plus ou moins mobile, mais c'est l'éclatement en un territoire non compact qui reste leur principal dénominateur commun. Certains de ces peuples sont d'ailleurs presque inconnus en dehors de la région qu'ils habitent, ou en tout cas très mal connus de la plupart des autres Européens. Ils sont représentés par le tableau de la page suivante, qui appelle quelques commentaires et éclaircissements:

- Les Arméniens occidentaux par exemple ne proviennent pas d'Arménie, pays des Arméniens orientaux, mais d'une population qui a vécu des siècles éparpillée dans l'Empire ottoman (même s'ils ont constitué longtemps la majorité de la Cilicie médiévale) et a dû fuir la Turquie lors du génocide de 1915. Leur éclatement initial lui-même en Asie mineure remonte aux poussées seldjoukides (11^{ème} siècle).
- Les Aroumains, pour leur part, se sont formés à partir des descendants des nombreux locuteurs de latin oriental répartis au sud des Balkans dès le début de notre ère – tandis que les Roumains descendent avant tout des Daces romanisés (et donc également locuteurs du latin vulgaire nord-oriental), alors très compacts au nord du Danube.
- Les Balkano-Egyptiens, aujourd'hui majoritairement de langue maternelle albanaise, proviendraient des populations d'anciens comptoirs égyptiens installés dès la Haute Antiquité dans les Balkans, mais aussi d'un important contingent d'hommes venus d'Egypte au début du 4^{ème} siècle de notre ère, peut-être pour fuir les persécutions de Dioclétien. Ils sont populairement appelés Ashkalis dans les pays post-yougoslaves. On relève toutefois que depuis quelques années, le terme Ashkali a pris un sens nouveau, au moins en Dardanie/Kosov@: il tend à désigner les métis de Roms et de Balkano-Egyptiens, qui auparavant évitaient les intermariages.
- Si les Juifs ashkenazi et yiddichophones sont bien connus tant pour leur philosophie que pour leur folklore et leur humour, les Juifs locuteurs de judéo-espagnol ou djudyo le sont bien moins en France, car leur domaine est l'Orient turco-grec. Certains d'entre eux structurent leur territoire autour d'Israël, les autres s'affirment comme résolument européens.

• Quant aux Sápms, encore appelés Lapons, ils sont relativement familiers, au moins sous forme de stéréotypes, à la plupart des Européens. Ils sont les plus anciens habitants de la Scandinavie où ils sont arrivés à l'issue d'une migration en provenance de l'Oural dans la plus haute antiquité. Ce qui est important, c'est qu'ils se considèrent comme les héritiers légitimes des vastes territoires sur lesquels circulent ceux d'entre eux qui sont éleveurs.

Bien sûr on peut poser la question de la délimitation de la notion de peuple sans territoire compact : doit-on inclure les Assyro-Chaldéens d'Europe malgré leur nombre infime ? Les Arabes et Amazighs (Berbères, Kabyles) implantés en Europe relèvent-ils de cette catégorie dans la mesure où ils sont présent de génération en génération depuis près de deux siècles sur le sol d'Etats européens (certes coloniaux, et situés au sud de la Méditerranée, mais juridiquement français ou espagnols) et où ils font désormais partie de l'Europe ? N'est-il pas déplacé de qualifier ces citoyens comme "issus de l'immigration", référence très à la mode en ce moment, alors que leurs ancêtres ont été sans discontinuer citoyens français ou espagnols depuis plus d'un siècle et demi ? S'appuyant sur ces considérations et sur le fait que leurs langues, à savoir l'arabe maghrébin ou darja et le tamazigh, ne sont officielles dans aucun Etat étranger, certaines autorités en France estiment que ces langues sont des langues de France sans territoire. Doit-on adjoindre les Moluquois ? Sans doute non, car ils ne sont présents qu'aux Pays-Bas. La question est plus délicate pour certains locuteurs d'autres anciennes colonies. En tout état de cause, la difficulté à établir des distinctions catégoriques est typique des sciences humaines; elle rappelle de manière salutaire la flexibilité infinie de notre espèce, irréductible à des classements trop mécaniques, voire déshumanisants.

Les références communes de ces peuples se résument à :

- leur éparpillement sur quatre états ou plus (car jusqu'à trois il peut s'agir d'une population compacte de confins),
- leur volonté déclarée de cultiver une identité spécifique, souvent — mais pas toujours — exprimée par une langue ou un dialecte à eux, voire un mode de vie singulier (par exemple élevage transhumant des rennes pour les Sápms ou jadis la ferblanterie pour de nombreux Balkano-Egyptiens),
- leur détermination à exister également en tant que citoyens à part entière de l'Etat où ils vivent, et donc leur conscience d'être codépositaires d'au moins deux identités et cultures patrimoniales, ceci dans un cadre européen.

Bien évidemment, aucun de ces groupes, pas plus que les autres nations du monde, n'est hermétique et les interférences sont multiples : quartiers pluriethniques, mariages mixtes, influences réciproques, impondérables des biographies personnelles etc... si bien qu'établir une ligne de démarcation au niveau des individus serait non seulement réducteur mais contraire à la vérité. Ceci n'empêche pas que chacun des groupes existe avec ses spécificités et son patrimoine, plus ou moins accentués et visibles, mais indéniables. Des groupements existent bel et bien en tant que tels et des traits communs peuvent être en évidence, mais les individus le plus souvent ne correspondent pas à la totalité de ces traits. Ces dernières remarques manquent bien évidemment d'originalité car elles sont valables pour toutes les identités au monde, majoritaires ou minoritaires.

Les noms des Rroms

Le peuple sans territoire compact qui nous intéresse ici au premier chef est bien entendu celui des Rroms, proclamé nation européenne sans territoire par la bouche du président de l'Union Rromani Internationale, le docteur Emil Ščuka au Congrès de Prague en juillet 2000. Sur le plan historique, les Rroms ont quitté l'Inde du Nord en 1018 et représentent les descendants des quelque 53.000 habitants de la ville de Kannauj, capturés par le sultan Mahmoud de Ghazni et vendus comme esclaves à des commerçants du Khorassan, d'où ils se sont échappés pour se rendre dans l'Empire byzantin (avec lequel les Kannaujias avaient entretenu des relations depuis des siècles), puis en Europe et au delà. Le mot "Rrom" est attesté dès 1384 (relation du voyage de Lionardo Niccolò Frescobaldi). Si la très grande majorité des Rroms s'est implantée dans les Balkans dès son arrivée en raison des conditions socio-économiques favorables à l'époque, ceux qui ont atteint la Moldavie et la Principauté roumaine (Țara românească ou Valachie) ont été sur le champ réduits en esclavage et donc pour la plupart immobilisés — même s'ils vivaient souvent en tentes pour diverses raisons pratiques, sociales ou juridiques. Une partie a poursuivi vers les Carpates et les régions baltes ainsi que le nord de la Russie, où un petit nombre a gardé jusqu'au début du 20ème siècle une grande mobilité, vivant sous des tentes et circulant en fonction des opportunités économiques. Toutes ces

personnes se reconnaissent sous le nom de Rroms, sans exception, mot d'origine indienne (selon toute vraisemblance provenant de *omba* ou *ombra* "artiste [au sens très large du terme – certains traduisent par 'créateurs']").

De l'ensemble carpatho-balte s'est détaché il y a très longtemps un groupe qui s'est répandu sur les territoires de langue allemande et en Italie du nord : les Sintés. Sous influences italienne dans le sud et germanique dans le nord, leur langue s'est progressivement éloignée du rromani, jusqu'à rendre très difficile l'intercompréhension, alors que celle-ci est bien plus facile entre les locuteurs des parlers rroms proprement dits. Les Sintés ont continué leur progression vers l'Ouest et certains vivent depuis près de deux siècles en France, où ils ont en bonne partie perdu l'usage de leur langue. S'adressant aux Français, ils ne se présentent plus comme Sintés, mais comme **Manouches** (Sinto semble être apparenté à arabe *Sind*, persan *Hind* et grec ionien *Indoi*, tandis que *manus* est le mot indien signifiant "être humain").

Un troisième groupe s'était détaché plus tôt encore du tronc commun balkanique et, traversant pour la plupart l'Europe à pied ou bien échoués sur les côtes espagnoles après avoir été chassés de Byzance sur des vaisseaux sans rames, sans voiles et sans gouvernail, a peuplé la péninsule ibérique : il s'agit des **Kalés** (les "noirs") que les Espagnols appellent **Gitanos**. Ceux-là, à la suite des persécutions sanglantes qu'ils ont endurées surtout aux XVII et XVIII siècles, ont abandonné le rromani comme langue familiale et leurs enfants ont grandi en espagnol (andalou), catalan et basque. Une fois adolescents, les jeunes gens entraient dans la vie active avec leurs aînés, qui continuaient à communiquer entre eux en rromani, et apprenaient d'eux quelques mots de la langue ancestrale, qu'ils mêlaient à l'espagnol, au catalan ou au basque qu'ils pratiquaient. Le parler secret ainsi composé s'appelle *kalo* ou *chipi kali* "langue noire" et il est incompréhensible pour un locuteur de *rromani* ou de *sinto*. Le *kalo* du Portugal et du Brésil est davantage à base d'andalou que de portugais. Malgré cette perte de langue, les Kalés gardent une vive conscience de leur identité de près apparentée aux Rroms.

Les Rroms qui ont migré vers la Finlande se dénomment aussi Kälés, tandis que ceux des Iles Britanniques s'appellent Romanishals (< *rromani sel* "peuple rrom") et parlent la *paggerdi chib*, qui s'est formée comme les variétés de *kalo* avec des mots rromani dans une phrase anglaise.

Endonymes et exonymes

Tous les noms que nous avons évoqués jusqu'ici sont des endonymes, c'est-à-dire des appellations que les intéressés se donnent eux-mêmes, à l'exception de *Gitanos* qui est l'exonyme par lequel les populations ibériques non-rroms désignent ceux des Rroms qui vivent sur leur sol. Le mot Gitan désigne donc exclusivement les Rroms de la péninsule ibérique, y compris ceux qui en sont repartis en direction de la France ou des Amériques. Un titre de film comme "Le temps des Gitans" pour parler de Rroms yougoslaves ne traduit donc que l'ignorance d'un traducteur peu soucieux des affaires rroms (le titre originel était *Dom za vešanje* "Institution pour pendaison"). Tout comme l'exonyme Gypsy, celui de Gitano vient d'*Ægypt[an]oi* par confusion avec les vrais Egyptiens arrivés mille ans avant les Rroms dans l'Empire byzantin et populairement connus sous le nom d'Ashkalis. Il est important de souligner que lorsque l'on parle d'exonymes, il s'agit de noms donnés par les gens qui sont vraiment extérieurs aux questions rroms, comme des agriculteurs, des marins, des employés de banque ou des présentateurs de télévision, c'est-à-dire des personnes pour qui l'identité des peuples sans territoire compact n'a ni intérêt, ni importance. En principe, il n'y a pas conséquences notables. Le problème apparaît lorsque des gens qui, de par leur activité, sont en relation avec des Rroms professent la même ignorance par rapport à l'identité de ces derniers.

Un autre exonyme très répandu est *tsigane*, *řigan*, *cigány*, *cikán*, *ciganin*, *zingari*, *Zigeuner*, *цыган*, *řigonu*, *řingene* etc... toutes formes dérivées du grec *Athigganoi* "non touchés" qui désignait initialement une secte manichéenne errante provenant de Perse. Les membres de cette secte pratiquaient la magie, ils s'estimaient "purs" et donc évitaient le contact physique les autres, comme les Bogumiles, les Patarini et les Cathares ou Bonsômes (toute analogie avec les intouchables indiens est donc erronée). Devenue trop puissante au IX siècle à la cour, cette secte fut persécutée et elle disparu au XI siècle, non sans avoir profondément impressionné les imaginations; c'est la raison pour laquelle, à l'arrivée des Rroms en Asie mineure deux siècles plus tard, son nom fut réactivé et appliqué aux nouveaux venus en raison d'analogies superficielles (sur cette secte, voir documents byzantins en annexe). Enfin il convient de citer une série d'exonymes euphémiques qui depuis "Bohémien" jusqu'à "Yougoslave" en passant par "Hongrois" et "Roumain" ont servi de "cache-Rrom" sous un nom de nation ayant pignon sur rue, comme si l'identité rromani proprement dite avait été honteuse. On doit rappeler en outre que le mot *ciganin* ("tsigane/Gypsy") a été largement utilisé pour désigner les pillards incontrôlés qui hantaient les ruines des agglomérations détruites en Bosnie-

Herzégovine pendant la guerre des années 1990; il va sans dire que ce vocable argotique ne faisait référence ni à un peuple, ni à une quelconque identité ethnique (on peut comparer avec la désignation ironique de "Tchéchènes" appliquée aux montagnards en Albanie, et qui n'a rien d'une désignation scientifique). La réapparition du mot *ciganin* lors de l'exode des Albanais de Dardanie en 1999, mal comprise par des journalistes et des médias incompetents, a conduit à des violences graves vis-à-vis des vrais Rroms cossovars, innocents pour leur part des pillages attribués aux *cigani*.

On voit donc la différence entre d'une part les endonymes, précis, définis et pertinents, et de l'autre les exonymes issus de l'ignorance parfois méprisante des populations côtoyées vis-à-vis des Rroms sur la base de vagues ressemblances, réelles ou imaginées. Plus encore que les connotations insultantes, pourtant flagrantes dans de nombreuses langues, de ces exonymes (*cigánit'* "mentir", *to gyp* "arnaquer", *cigančiti* "mendier, quêter, lésiner sur un prix, être radin" — resp. en slovaque, anglais et serbo-croate mais aussi en russe, hongrois etc... ou français "*tu nous prends pour des gitans?!*", "*c'est des Nike de gitan, tu les as achetées au marché !*"¹), c'est l'amalgame froid, indifférent et soi-disant réaliste d'identités sans rapport entre elles qui est vicieux : certains Rroms avec des Beás, des Ashkalo-Egyptiens, des Travellers et des Yéniches, en une vague catégorie qui ne convient à aucun d'entre eux, ceci sur la seule base du fait que les Européens ignorants les ont au Moyen-Âge confondus dans un commun mépris. Or, distinguer, identifier, c'est reconnaître, c'est déjà commencer à respecter. C'est aussi donner à chacun la perspective de s'affirmer et de développer son identité propre, à laquelle il a droit, indépendamment des étiquettes médiévales qui continuent de le poursuivre. Que dirait-on si l'on appelait les Français des noms d'infidèles et de mécréants, vocables sous lesquels les Européens étaient désignés par la moitié de l'humanité connue jadis ? Doit-on aussi, pour se conformer à la vision réelle du peuple, confondre Arméniens et Juifs sous le nom de Yahoudis, parce que c'est ainsi que font de nombreux ignorants dans les Balkans ? La connaissance est là pour dépasser les vagues impressions héritées du passé, en faire l'analyse à la lumière des faits vérifiés et en tirer des conclusions raisonnées pouvant servir d'appui à une véritable réflexion politique débouchant sur une action. Si la connaissance historique doit nous éclairer pour les autres peuples, elle doit le faire aussi pour le nôtre. Hélas, comme le relève Ian Hancock "less academic rigour is required when researching Gypsies than when studying other peoples, thereby revealing prejudicial attitudes of their own". Or, l'Histoire a souvent montré comment des confusions de dénominations de peuples ont conduit à des discriminations parfois sanglantes – l'ex-Yougoslavie en a été plusieurs fois le théâtre depuis 1990 et le maintien des confusions implique la responsabilité de ceux qui les maintiennent.

On relève aussi que les endonymes font référence à des valeurs positives : identité, culture, langue, folklore, voire contribution au génie européen tandis que les exonymes évoquent des traits sociaux négatifs. Même si la musique est évoquée par Tsigane ou Gitan, il est clair que la référence culturelle de ces deux mots est à la fois bien moindre et bien plus stéréotypée qu'avec Rrom. Ceci relève d'une certaine logique car l'endonyme exprime un regard de l'intérieur qui prend forcément en compte l'identité, le patrimoine et la langue, lesquels sont vécus jour après jour comme une chose concrète et connue par les intéressés. Au contraire, l'exonyme reflète le regard de l'étranger, qui ignore le patrimoine en question, c'est-à-dire à la fois qu'il ne le connaît pas et qu'il n'en tient donc pas compte, ce qui est normal face à un patrimoine méconnu et peu mis en valeur pour des raisons évidentes de mépris. Dans le meilleur des cas, ce patrimoine sera perçu comme une production guère plus consistante qu'un certain folklore ou bien comme quelque chose de virtuel, dont l'existence est postulée dans l'abstrait sur la base du principe anti-raciste que tout groupe humain a son patrimoine. Même des humanistes de renom sont tombés dans le piège de l'ignorance du l'héritage rrom, comme lorsque par exemple Hannah Arendt écrivait en 1966 "La mort des juifs aurait-elle été un moindre mal s'ils avaient été un *peuple sans culture, comme par exemple les Gitans* qui ont été exterminés eux aussi ?"

Le racisme politiquement correct et le télescopage Tsiganes–Rroms

Bien sûr, on peut modifier le vocabulaire et interdire "Tsigane" ou "Gypsy". Plusieurs pays l'ont fait, sans grande amélioration de la situation des intéressés. Or, nous l'avons vu, plus que dans les mots eux-mêmes, c'est dans la confusion hautaine de plusieurs peuples en une même notion fourre-tout que gisent le racisme, le mépris et le début de l'exclusion — car on crée ainsi un groupe humain à part sur la base d'un commun rejet qui a sa source chez les autres. C'est ce qui s'est passé en France lorsqu'en 1912 les députés ont monté le projet du carnet anthropométrique, document

¹ On peut citer aussi : "Reckless semi-outlaws, full of tricks and lies, in a word *Gypsies* as the word understands the term" Charles Leland.

infamant qui devait être signé par les gendarmes et mettait tous les "Romanichels" au rang des repris de justice. Cette grande opération raciste ne pouvait désigner ses victimes par un nom ethnique, de peur d'enfreindre la sacro-sainte Constitution française et son article 1. Qu'à cela ne tienne, le mot "nomade" a été détourné de son sens originel (*pasteur nomade*) et a désigné la population, non ethnique désormais, qui devrait vivre des décennies durant en criminels présumés. Ce sont ces mêmes nomades qui ont été parqués par le gouvernement de Vichy dans trente camps français où ils ont souffert le martyre et où bon nombre sont morts de froid, de faim, de maladie... On comprend pourquoi, après guerre, il a été politiquement correct de remplacer "nomade" par "Gens du voyage" ou "Voyageurs". C'est d'ailleurs l'abréviation "gdv" qui figure dans la marge de certains registres de RMI pour identifier, de manière non ethnique donc compatible avec la Constitution, ceux des bénéficiaires qui relèvent de cette catégorie, héritière de la loi de 1912 – la discrimination renaît donc sous cette forme desethnicisée.

Nombreux sont ceux qui, jusqu'à aujourd'hui, ont insisté pour simplement rebaptiser le vieux concept "tsigane" avec le mot "Rrom", sans chercher même à comprendre les implications. de cet acte autoritaire Cela va des simples équations : "Gypsies, more politically correctly known as Roma, were found..." dit un des principaux sites web au sujet des "Gypsies" – jusqu'à la négation ironique des identités en cause : "les deux groupes [Roms et Egyptiens] dépensent beaucoup d'énergie à cultiver *le narcissisme de la petite différence* (Freud)" – écrit Kovacs Petra, après avoir pourtant rempli plusieurs pages de témoignages tant de Roms que d'Egyptiens sur tout ce qui les sépare; "en fin de compte, conclut-elle, les Egyptiens et les Roms vivent au delà de la ligne de couleur en Albanie et sont considérés comme similaires par la majorité" – ce qui est tout simplement une contre-vérité car les Albanais de la rue savent très bien faire la différence.

De même un chercheur très sérieux de Serbie, le dr Biljana Sikimić, a pu constater dans un article récent "Banyash culture in Northern Serbia" : "Banyash from Serbia do not accept the term Rroms and consider it appropriate only for Rromani language speakers". Elle relève que l'amulette connue des Serbes sous le nom de *ušav* et des Roumains sous celui de *baer* est présente chez les Banyash, mais qu'elle n'appartient pas à la tradition rromani. A la différence des Roms, les Banyash n'honorent pas Bibia et leur langue ne présente pas un seul mot rrom, y compris dans les termes mythologiques. Ils n'ont de commun avec les Roms que la vente de la bru – ce qui du reste est plus courant chez les autres ethnies rurales que chez les Roms. Pourtant, elle ne cesse de les appeler Roms, même si elle hésite pour les dénommer entre "Roumains des bords de la Save" et "Roms valaques/roumains"... Ne serait-il pas plus simple de les appeler Banyash (ou Beás, Rudari etc.. qui ne sont que des variantes l'un de l'autre et dans lesquels ils se reconnaissent ?). A l'inverse, dans son étude fort intéressante "Rudarii, Baieșii și Lingurarii", une intellectuelle beás de Timișoara, Letiția Mark, opte pour une "origine commune [des Beás ou Rudari] avec celle du peuple et de la langue roumains". En réalité, il semble que les Beás ou Rudars aient initialement constitué la continuité sud danubienne de la latinité balkanique antique, une sorte de chaînon manquant entre ancêtres des Daco-Roumains et Proto-Aroumains, dispersée par la suite lors de l'invasion des Slaves.

Peut-on donc réellement accepter la négation des identités propres et leur fusion dans une notion approximative produite il y a si longtemps par des personnes le plus souvent hostiles, voire franchement racistes ? On touche au paradoxe lorsque l'on constate qu'à l'autre bout du monde les Japonais distinguent entre "tsigane" ([jipushi]) en référence aux stéréotypes romantiques et "Rrom" ([romanisherujin]) en tant que peuple distinct – c'est peut-être que la distance géographique leur permet une plus grande sérénité sur cette question.

Les noms sériels

Afin d'éviter l'usage des exonymes réducteurs de type "tsigane" ou "gypsy", on a vu fleurir depuis une quinzaine d'années des séries du genre "Rroms/Gypsies", "Rrom/Tsiganes/Voyageurs", RAE (Roms, Ashkalis, Egyptiens), "Roma/Beás", "Roma and Roma-related groups" (OSCE), "Romas, Sinti, Egyptians, Ashkalie, Rudari, other groups commonly referred to as "Gypsies" (projet ODIHR 2002), "Roma-Sinti und Ashkali", "Rroms et divers groupes qui leur sont traditionnellement assimilés" (sans préciser de quelle "tradition" il s'agit; en fait celle de l'ignorance) etc...

On sait que les Beás et les Ashkalis, pour ne citer qu'eux, ne veulent à aucun prix être considérés comme des Roms — sauf parfois à titre individuel pour justifier une carrière, mais nous reviendrons sur cette question. En Yougoslavie notamment, après une brève période où certains Balkano-Egyptiens ont tenté d'accepter l'identité rromani, nous assistons maintenant à un rejet clair de cette identité d'emprunt au profit de la réelle identité égyptienne.

Les Yéniches pour leur part se réclament certes du voyage mais en aucun cas d'un apparentement aux Roms, qu'ils appellent du reste "Hongrois". Ils disent que c'est par erreur ("irrtümlich")

qu'on les confond avec les Sintés et Rroms. Il est vrai qu'en France la situation est compliquée du fait que certains Manouches se perçoivent, sous l'influence à la fois du jacobinisme français, de l'oubli de la langue ancestrale et de leur mobilité, plus proche des Forains et des Yéniches que des Rroms — alors qu'ils sont de même origine que ces derniers, qu'eux aussi appellent souvent "Hongrois". Pour eux prévaut l'identité liée au mode de vie sur l'identité linguistique et culturelle, ce qui s'explique par le fait qu'ils ont intégré le tabou officiel français de négation des identités ethniques.

Nul besoin d'une clairvoyance hors pair pour constater que ces dénominations sérielles ne sont que des rafistolages pour recouper la vieille notion de "tsigane" et donc exprimer de manière déguisée la catégorie raciste que nous dénonçons ci-dessus. Parmi ces séries, une seule respecte les identités (c'est Rroms/Sintés/Kalés) car elle ne cherche pas à amalgamer ensemble d'un point de vue exogène des groupes n'ayant en commun que le stigma imposé par les ploucs — s'il faut répondre au stigma par le stigma. En effet, Rroms/Sintés/Kalés fait référence aux trois grandes branches d'une même population romani au sens large.

Caractère pervers d'une identité construite sur la discrimination et le stigma

Toutes les autres dénominations ne s'appuient que sur le fait d'avoir subi en commun les mêmes insultes racistes: ça crée des liens... mais ça ne renvoie pas à une identité commune. En dehors de cette insulte commune de Tsiganes, Gypsies ou vocables similaires, il n'y a rien d'autre qui soit commun à ces groupes rassemblés par le mépris des villageois dans un même panier. A l'inverse il n'y a pas de critère qui les opposerait aux autres peuples sans territoire compact — il est vrai que les villageois ignorent jusqu'à l'existence de tels peuples. En réalité, bien des regroupements peuvent être faits qui ne recoupent pas l'opposition entre Tsiganes et autres identités sans territoire compact: ainsi les Rroms, Arméniens occidentaux, Juifs et Yéniches ont été victimes d'un génocide en règle au cours du siècle passé, ce qui n'a été le cas ni des Aroumains, ni des Balkano-Egyptiens, ni des Beás-Rudars, ni des Sápmiss, ni des Travellers. Autre regroupement: parmi tous ces groupes Juifs, Rroms, Sápmiss et Arméniens ont une littérature substantielle en langue maternelle, à la différence de tous les autres. Autre encore: les Juifs et les Rroms, suivis de loin par les Arméniens puis les Aroumains, connaissent une très large dispersion européenne, ce qui n'est pas le cas des autres. L'existence d'une cuisine traditionnelle spéciale ou d'une musique particulière ferait apparaître d'autres regroupements encore. Les appartenances religieuses conduiraient encore à d'autres découpages. Plus anecdotique, une légende recueillie en Macédoine vers 1860 par Marko Cepenkov narre comment le bon Saint Pierre, intervenant sur ordre du Christ pour rendre vie à un tsigane et un Aroumain qui s'étaient décapités mutuellement lors d'une bagarre, recoud par erreur la tête de l'un sur le corps de l'autre et réciproquement. "Qu'ils portent désormais la tête qu'on leur a cousue [soudée], aurait dit le Christ, et ce qui a été tsigane, ce qui a été Aroumain, ça ne compte pas." Il serait difficile de trouver traitement mieux partagé. Mais tous ces regroupements sont ignorés, seul celui qui repose sur le stigma produit par les ignares est retenu.

En ce qui concerne l'aspect "nomade", souvent mais en avant pour justifier l'amalgame, les stéréotypes alliant Rroms et autres "Tsiganes/ Gypsies" ne sont en général valables que très localement: en effet, la mobilité unit certains Rroms (3 à 4 % de tous les Rroms d'Europe) avec les Travellers et Yéniches mais en aucun cas avec les Beás-Rudars ni avec les Balkano-Egyptiens; avec eux c'est plutôt la marginalisation sédentaire qui est le trait commun. Quant à la discrimination, on aurait mauvaise grâce à prétendre que les Sápmiss n'en ont pas été très longtemps victimes dans leur culture (notamment le chant yoik) et même leur existence. De même les Aroumains ont-ils été méprisés par les Grecs, puisqu'une forme de leur nom est une des principales injures grecques modernes et que des croisades violentes ont été lancées il y a quelques décennies encore par des partis de droite contre leur langue. Des enfants arméniens sont encore traumatisés par les échos du génocide de 1915 et nul n'oserait nier que l'antisémitisme ne reste une plaie à l'ordre du jour dans bien des pays, même si son expression reste taboue. Inutile de dire que de multiples formes de discrimination s'étendent bien au-delà des peuples sans territoire compact.

En réalité, comme le souligne Rudolf Kawczyński, maintenir ces dénominations sérielles pour désigner de manière détournée les cinq identités correspondant au concept de "Tsigane/Gypsy" relève de la vision raciste du XIXème siècle que "la race définit le mode de vie des hommes; c'est ainsi que les stéréotypes qui nous ont été collés ont aussi été collés à eux" (ces groupes), même si le stéréotype n'est même pas constant d'un bout de l'Europe à l'autre, comme nous venons de l'indiquer. Derrière ces nouvelles étiquettes pour un concept ancien, ajoute Kawczyński, "le vrai nom commun à tous ces gens, c'est *groupe asocial*, mais personne n'ose le prononcer, car il est tabou, mais tout le monde le pense de près ou de loin".

Peut-on donc prétendre construire une identité sur un stigma ? N'est-ce pas précipiter par avance la perte d'un dessein qui se voudrait humaniste ? Pourquoi s'entêter à maintenir une notion surannée et raciste, en la travestissant de toutes les ressources du vocabulaire sur-mesure politiquement correct ? Pourquoi accepter que des groupes distincts, qui ont leur histoire, leur vie et leur identité propres, soient amalgamés aux Rroms sur la base de similitudes qu'ils auraient, non pas avec eux, mais avec l'image que les paysans se sont faite d'eux au Moyen-Âge ? Pourquoi ne pas distinguer, et donc respecter, les diverses identités, tout en développant la solidarité tant entre elles qu'avec tous les autres segments de l'humanité, sans préférence aucune ? Comme le souligne Laetiția Mark, Beás de Roumanie, "notre diversité ne doit pas être utilisée pour nous diviser dans l'action". La solidarité peut d'ailleurs s'exprimer soit par la coopération sur base d'égalité dans la connaissance mutuelle des identités, soit par l'engagement dans une autre minorité : on voit par exemple des Beás-Rudars s'impliquer dans la cause rrom, en raison d'un sentiment de communauté de destin, ce qui est bien plus positif que l'attitude de certains Ashkalis qui cherchent à s'affirmer en opposition ouverte aux Rroms. Un tel engagement ne doit toutefois pas porter préjudice à leur identité propre, ce qui n'est possible que lorsque les idées sont claires pour tout le monde.

Une dénomination sérielle particulière: Rroms/Sintés/Kalés

La série Rroms/Sintés/Kalés, déjà mentionnée plus haut, a une variante en Allemagne, c'est "Roma und Cinti" (même si la distinction entre les deux groupes, tous deux d'origine indienne et parlant des langues apparentées de près, a été fortement majorée par la propagande nazi), mais si l'on passe de l'Allemagne au plan européen il est indispensable d'ajouter les Kalés et d'utiliser l'autre formule acceptable : Rroms, Sintés et Kalés — en effet, s'il n'y a que quelques Kalés isolés en Allemagne, ceux-ci sont un bon million en Union Européenne. Le terme "Rroms et Sintés" retenu par l'OSCE pour ses activités dans ce domaine, calqué sans réflexion sur l'allemand, est donc inacceptable car il exclut les Kalés. La seule alternative possible est entre d'une part Rroms (au sens étroit), Sintés et Kalés ou d'autre part Rroms (au sens large) pour l'ensemble de ce peuple, dont la composition est approximativement répartie comme suit: Rroms au sens étroit – 88%, Sintés – 2 à 3% et Kalés – 9 à 10%

L'approche française

On doit reconnaître une certaine cohérence à l'approche de l'Education nationale française qui énumère "Forains, Circassiens, Bateliers, Rroms, Sinté, Kalé, Yéniches, Voyageurs..." comme "communautés du voyage" – rappelons que ce ministère refuse encore de prendre en compte les identités ethnoculturelles et linguistiques. Sa nomenclature, mêlant Rroms, Sinté et Kalé (même si elle aurait dû préciser "ceux des Rroms, Sinté et Kalé qui sont mobiles" – dans la mesure où à peine un cinquième d'entre eux est mobile en France) avec des gens engagés dans des professions ambulantes, a le mérite d'englober toutes les populations mobiles sans produire de ségrégation ou de choix ethnique vis-à-vis de "tsiganes", que le mot soit prononcé ou qu'il soit occulté par un euphémisme. C'est dans cet esprit qu'il est important de maintenir l'existence d'une catégorie de personnes à mode de vie mobile, indépendamment de leur identité nationale, culturelle, linguistique ou autre, et de leur réserver un nom adéquat comme "gens du voyage" ou "professionnels itinérants" etc... Cette approche n'est toutefois juste que dans la mesure où aucune relation, d'aucune sorte, n'est établie entre "Gens du voyage" et une quelconque identité ethnique. En réalité, ce n'est pas le cas et on arrive rapidement à l'usage du mot "voyageur" comme politiquement correct à la place de "Rroms"; le comble de l'absurde est atteint lorsque l'on parle de la visite de "voyageurs" hongrois sur des terrains en France, alors qu'il s'agit tout simplement de Rroms (et peut-être de Beás: or, les Rroms de Hongrie sont sédentaires pour la plupart depuis leur arrivée dans ce pays au Moyen-Âge, la seule exception concernant ceux qui sont venu s'implanter au XIXème siècle après quelque trente ans de mobilité à la recherche de conditions acceptables. Quant aux Beás, ils n'ont jamais été mobiles).

Conséquences de l'amalgame Rroms/Gens du voyage

Dans la pratique, l'amalgame entre Rroms et tsiganes, perçus comme "Gens du voyage", peut en effet conduire, même en situation de paix, à des conséquences néfastes comme par exemple une discrimination de fait vis-à-vis des Rroms provenant d'autres pays, réfugiés ou autres: en tant que Rroms, ils sont perçus différemment des autres étrangers et rejetés dans la catégorie mal-aimée de Gens du voyage, mais n'étant pas voyageurs, ils ne peuvent pas non plus être pris en considération comme Gens du voyage (et être pris en compte par l'Education nationale). De même, dans des procédures de divorce, en Allemagne, on a vu des parents rroms taxés par leur conjoint(e) de

Zigeuner, ce qui a été interprété par le tribunal comme *reisende Folk* ("peuple voyageur") et a conduit à des décisions enlevant à ces Rroms la garde de leur(s) enfant(s), alors qu'il s'agissait de citoyens implantés en un lieu depuis des siècles. Déjà raciste et impardonnable vis-à-vis de véritables *reisende Folk*, de telles décisions deviennent en plus totalement aberrantes vis-à-vis de Rroms vivant "bourgeoisement".

Amalgames imposés par de puissants donateurs

A l'inverse, il est particulièrement pervers pour des organisations, publiques ou privées, d'imposer la fusion des identités sous le même stigma, quel que soit le nom dont on l'affuble ensuite, ceci contre la volonté des intéressés et de leurs concitoyens qui, eux, savent faire la différence. C'est pourtant ce qui se passe trop souvent sous le prétexte de ne pas "briser" une identité prétendue commune — laquelle n'existe que dans l'imagination de certains bureaucrates se croyant progressistes et, paradoxalement, dans la vision de l'arrière-garde des racistes sur le terrain. On a vu ainsi la Banque Mondiale assujettir l'octroi d'une subvention de recherche à l'acceptation, par l'institut concerné, de mêler dans une étude commune sur la "grande pauvreté" Rroms et Egyptiens, malgré les protestations des uns et des autres. Dans le pays concerné, Rroms et Egyptiens ne sont en effet pas plus touchés par la grande pauvreté que certains autres segments de la population. C'est le moyen bureaucratique et bien-séant de transformer des identités respectables et souvent respectées en problèmes sociaux.

En réalité, certains observateurs ont rapproché l'amalgame entre nos divers groupes sans rien de commun en dehors d'un exonyme méprisant avec le magma fait aux Etats-Unis entre tous les "latinos", d'origines on ne peut plus variées, ceci afin de semer suffisamment de confusion pour mieux régner: au vieil adage "diviser pour régner" (*divide and rule*) s'ajoute ainsi la technique "embrouiller pour régner" (*confuse and rule*). Cette situation a pu être qualifiée de "ragoût bosniaque" (*bosanski lonac*); la formation d'un euragoût bosniaque à base de divers tsiganes et autres Gypsies n'est en rien recommandée.

La négation politiquement correcte

Certains vont jusqu'à construire une argumentation pour étayer ces vues. On voit mener des enquêtes populaires auprès de non-Rroms, comme Emigh et Szelenyi en Bulgarie, Hongrie et Roumanie. Cahn, sans s'être enquis de la réalité et malgré les protestations des intéressés, nous apprend que les Rroms d'Albanie ne sont pas sûrs de leur identité² — nous n'avons d'ailleurs pas réussi à comprendre la finalité de cette allégation. Un rapport du PNUD explique que "l'ethnicité rromani est un concept fluide". On peut poser en effet qu'elle l'est, mais ni plus ni moins qu'une autre, ne serait-ce que parce qu'heureusement, toute ethnicité vivante est un concept fluide — le contraire s'appelle haine nationaliste. Constatant qu'il y a davantage de personnes identifiées comme Rroms par la population ambiante que par les Rroms eux-mêmes, ces chercheurs ne comprennent pas que sous le terme de Rroms, présenté comme l'équivalent politiquement correct de Tsigane, certains ga és englobent des Beás, Rudars ou Ashkalis qui ne sont pas Rroms, alors que les Rroms comprennent Rrom au sens strict (et juste) du terme. Ces chercheurs voient là un paradoxe, car les résultats de leurs "recherches" sont inverses de ceux qu'ils obtiennent pour d'autres nations : ainsi ils trouvent davantage d'Ukrainiens s'identifiant eux-mêmes Ukrainiens, que perçus comme tels par les Russes. C'est tout simplement parce qu'ils sont perçus superficiellement par les Russes, non comme Ukrainiens mais comme Russes; sans doute ces enquêtes, fréquentant de loin les dits Ukrainiens et parlant russe avec eux, ignorent-ils simplement leur identité. L'implication pour les Rroms semble peu pertinente, d'autant plus qu'un grand nombre de Rroms – notamment parmi les travailleurs immigrés dans les pays d'immigration d'Europe de l'Ouest, n'est nullement perçu comme Rroms, mais comme Yougoslaves, Bulgares, Grecs etc... On ne peut que s'étonner que des mécanismes aussi simples soient encore présentés comme énigmatiques par ces "chercheurs"; ce n'est sans doute pas par ignorance ni naïveté, mais ce sont leurs visées qui restent énigmatiques.

Les dits chercheurs en concluent que "en tant que groupe racialement stigmatisé, le statut des Rroms est décidé extérieurement, par les autres. Les gens du dehors ont tendance à classer les individus comme Rroms sur la base de caractéristiques sociales comme la misère, le manque d'instruction et la vie en grandes maisonnées" — écrit le PNUD, confirmant ainsi que la notion même de "tsigane" sur laquelle il s'interroge est bel et bien raciste. Et finalement, qu'il désigne cette notion du nom politiquement correct de "Rroms" comme dans son texte où il fait un contresens, ou bien qu'il la désigne franchement du nom de "Tsiganes", ce qui rendrait son vrai sens à ce texte, nous n'avons

² "Roma in Albania do not have a clear-cut ethnic identity. They have multiple identities" (Cahn, 1999).

là qu'une substitution lexicale, le regard restant sur le fond par essence raciste. La seule chose exacte est que le statut des Roms est décidé extérieurement par les autres, à savoir par le PNUD, les donateurs et les organisations comme le Conseil de l'Europe ou l'OSCE qui confisquent bel et bien aux intéressés leur droit à définir leur identité, sous le prétexte que l'on trouve toujours un Rrom, un Beás ou un Ashkali – mais aussi un immigré, un colonisé ou un provincial prêts à décliner l'identité qui leur apportera quelque avantage. Une même Beás de Croatie qui s'était déclarée de manière péremptoire comme telle à une conférence internationale à Budapest en juillet 2003 a affirmé trois mois plus tard à Strasbourg qu'elle était "Romkinja"; devant l'étonnement des autres participants elle s'est justifiée en disant qu'elle avait bien été obligée de se présenter ainsi car il y avait là deux dames de notre gouvernement"...

Il est donc évident que la substitution entre les termes, notamment "tsigane" par "Rrom", non seulement est, dans le meilleur des cas, le produit de l'ignorance mais aussi qu'elle induit des conséquences très graves, créant l'espace pour la négation même des identités de ces cinq peuples sans territoire compact. Le rapport du PNUD continue : "Le critère d'identification des Rroms, qui sont hautement stigmatisés, diffère de celui qui vaut pour identifier les autres groupes ethniques. Ceci illustre qu'il est nécessaire d'effectuer davantage de recherches pour **savoir qui sont les Rroms**. On doit aussi examiner le rapport entre pauvreté et ethnicité". La réponse est pourtant simple :

- a) tous les Rroms savent qui sont les Rroms,
- b) il n'y a aucun rapport entre pauvreté et ethnicité rromani
- c) et toute recherche sur ce point ne peut que confirmer des évidences – enfoncer des portes ouvertes.

Les contacts de terrain indiquent tous la claire distinction des intéressés entre Rroms et par exemple Beás : ainsi, lorsqu'en Hongrie on arrive dans un quartier de bout de village (*telep*) où sont implantés les Rroms et qu'on leur demande en rromani « Il n'y a que des Rroms ici ? », la réponse qui vient est fréquemment : « Ah non, de l'autre côté de la route, il y a aussi des Beás » – l'inverse étant vrai, puisque les Beás déclarent dans leur langue : « Pas loin de nous, il y a aussi des *Kolompars* (litt. fabricants de grelots, c'est-à-dire des Rroms) ». De réponses comparables sont aussi usuelles là où cohabitent Rroms et Ashkalo-Egyptiens en Yougoslavie ou bien des Rroms, des Rudars, des Hongrois et des Moldaves en Roumanie.

Ainsi, la question ne se pose que si l'on refuse obstinément de prendre en considération la parole des intéressés, c'est-à-dire non seulement des Rroms, mais aussi des autres peuples sans territoire compact, mais il faut alors reconnaître franchement ce refus d'écouter, ce qui est un droit, et corriger en conséquence le vocabulaire, ce qui est un devoir, en écrivant : "Ceci illustre qu'il est nécessaire d'effectuer davantage de recherches pour **savoir qui sont les tsiganes**. On doit aussi examiner le rapport entre pauvreté et [éventuelle] ethnicité [tsigane]".

Comme on le voit, le texte du PNUD, pris au pied de la lettre, est implicitement négationniste, puisqu'il refuse de reconnaître l'identité rromani ou qu'il suggère de la réduire à la notion de misère. Au contraire, si l'on remplace "Rroms" par "tsiganes", ce même texte démontre très clairement que "tsigane" n'est pas pertinent à la notion d'ethnicité et que non seulement le mot, mais aussi la notion qu'il exprime, quelle que soit l'étiquette que l'on lui colle, sont à reléguer au magasin des visions racistes du monde. Dans la mesure où la distinction d'un groupe, soit appelé tsigane, soit désigné par des euphémismes – sériels ou non, s'appuie sur des différenciations visibles par les profanes et d'expérience immédiate, faisant presque automatiquement appel à des stéréotypes, cette distinction est raciste. Si au contraire une distinction s'appuie sur des caractères culturels qui sous-entendent, pour qu'on puisse les connaître, une familiarisation avec eux, on n'est plus dans le domaine du racisme mais dans celui du respect et de la valorisation.

La carrière individuelle et son prix

Le travail de terrain révèle que, si l'on interroge les dépositaires du savoir traditionnel, tant chez les Rroms que parmi les autres groupes, la distinction entre les diverses identités concernées est parfaitement nette. Pourtant, si l'on s'adresse à un certain nombre d'activistes professionnels d'origine beás, yéniche ou ashkali, il se trouve que certains reprennent à leur propre compte l'usage du mot "Rrom" comme substitut politiquement correct de "tsigane" et se déclarent eux-mêmes Rroms. Faut-il voir là une connaissance plus approfondie des réalités ethniques, acquise à travers un cheminement personnel de recherche et de réflexion sur les identités en question, ou bien simplement une appropriation de l'idéologie dominante, y compris avec sa composante de stéréotypes ? Force est de constater qu'il s'agit de cette dernière attitude, souvent renforcée par un souci – compréhensible – de carrière : il est en effet logique que tel ou tel leader local qui a débuté sa carrière sous l'étiquette "Rrom", mieux connue et donc plus commode à brandir que les autres, ne

souhaite faire marche arrière ou du moins qu'il redoute pour sa position de remettre en jeu ses acquis. Certains l'ont fait et on doit souligner leur courage, d'autant plus qu'ils ont rarement trouvé l'appui qu'ils méritaient. On peut effectivement comprendre qu'une personne, à titre individuel et dans un contexte de carrière à composante ethnique, se sente davantage disposée à s'intégrer à une identité déjà largement reconnue (à laquelle il peut du reste apporter une contribution de valeur par son travail), qu'à lutter pratiquement seul contre la dictature des idées reçues pour faire émerger et reconnaître une identité presque inconnue jusqu'ici. On peut fort bien concevoir la contribution d'un Beás à la cause rromani ou inversement d'un Rrom à la cause beás, voire à des causes tierces comme celle des Sápms ou des Berbères. On peut même imaginer qu'il s'identifie individuellement à cette cause, droit que reconnaît la conception ethnique de l'OSCE. Ceci toutefois ne signifie pas que les Beás soient des Rroms, ou les Rroms des Beás, des Sápms ou des Berbères. Position personnelle et identité collective ne doivent en aucun cas être confondues. Jozef Korzeniowski est devenu, sous le nom de Joseph Conrad, l'un des plus grands auteurs anglais, mais cela ne signifie pas que les Polonais soient des Anglais. L'Albanais Marko Boçari a été, sous le nom de Botzaris, un des héros de l'indépendance grecque, ce qui n'implique nullement que les Albanais soient des Grecs. Nul doute que ces écrivains de l'altérité – citons encore Kafka, Beckett, Halter, mais aussi Avicenne et bien d'autres, tout comme ces généreux héros transnationaux, ne soient une magnifique expression de l'humanité universelle.

Toutefois un problème apparaît dans le domaine que nous traitons ici : en effet, on constate très souvent que les Beás et les Ashkalis sont plus "dociles" que de nombreux Rroms pour s'impliquer dans une logique de "politique politicienne". Le résultat est que de plus en plus de "représentants" des Rroms, y compris aux échelons les plus élevés de la politique, n'ont aucun rapport avec les Rroms, puisqu'ils ont été recrutés parmi ces groupes qui justement ne sont pas Rroms au vrai sens du terme. Ils proviennent en fait de l'entité tsigane, rebaptisée "Rroms" pour les commodités d'une politique pliée à l'idéologie dominante du moment. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner par la suite que ces "représentants" négligent la langue, la culture, l'identité, l'affirmation et les revendications rromani, lesquelles leur sont entièrement étrangères – ce que les politiciens gaés ne peuvent bien sûr détecter. Ces leaders n'ont en effet de commun avec les Rroms que l'appellation populaire "tsiganes" et quelques problèmes sociaux, en fait partagés au niveau européen tout autant par les travailleurs immigrés et les régions rurales défavorisées. Au lieu d'être utiles à leur propre minorité, ils usurpent des places de décisions où devraient s'exprimer des voix rromanis.

Dans un pays comme la Croatie par exemple, où 80% des "tsiganes" ne sont pas Rroms mais Banjaš (Beás), il est important que les choses soient claires dès le départ, si l'on veut permettre aux enfants banjaš d'avoir accès à l'enseignement dans leur langue et culture maternelle, dont les écrits commencent à s'étoffer. Le danger est bien entendu que leur soient imposées la langue et la culture rromani, qui leur sont totalement étrangères, ce qui conduirait à des situations aussi absurdes que celle des Pomaks de Grèce, qui bénéficient, en plus du grec, d'enseignement en langues dites "maternelles" turque et arabe, alors que leur vraie langue maternelle en est une quatrième, totalement exclue de l'enseignement³. S'il est vrai que la langue et la culture des Banjaš sont très mal connues, la solution n'est pas de les remplacer en bloc par celles des Rroms mais de réaliser les études auxquelles cette population a le droit le plus légitime pour mieux connaître sa propre identité.

A ceci s'ajoute que la notion de visibilité par la couleur est devenue depuis quelques années d'une importance particulière dans le contexte de l'entreprise de négation, voire d'étouffement, de l'identité nationale et/ou ethnoculturelle et linguistique rromani : en effet, on constate que la plupart des organismes qui ont ressenti le besoin de mettre en place un "représentant" tsigane – appelé pour l'occasion rrom, afin de justifier leur activité (et leurs subventions), ont souvent désigné pour ce faire des individus dont le teint particulièrement sombre satisfaisait leur critère de visibilité et que ce teint est bien plus courant chez les Beás que chez les Rroms. Cet élément, qui s'appuie sur des traits somatiques et non sur des valeurs spirituelles, renforce donc une confusion empreinte de racisme. Ce n'est sans doute pas par hasard si l'article du Monde du 28 mai 2002 sur le lycée "tsigane" de Pécs en Hongrie commence par ces mots : "Une vingtaine d'élèves, à la peau aussi foncée que celle de leur professeur, entonnent une série de verbes en langue beash" – avant d'expliquer que cette "success-story, c'est la vitrine que les autorités aiment exposer en Europe". Ces deux phrases montrent en raccourci l'hypocrisie d'un amalgame prétendu politiquement correct.

L'approche statistique

³ Ceci évoque la situation coloniale où les enfants des colonies françaises par exemple en Afrique tropicale apprenaient "nos ancêtres les Gaulois avaient des yeux bleus et des moustaches blondes".

Lorsque l'on compare les importances numériques respectives des populations concernées, on constate qu'au niveau européen les Rroms/Sintés/Kalés (ou Rroms au sens large) constituent environ 90% des populations couvertes par les désignations sérielles servant de substitut au mot "Tsiganes". Par ailleurs les peuples sans territoire compact pratiquement jamais perçus comme "tsiganes" (Aroumains, Arméniens occidentaux et Sápmsis) sont trente fois moins nombreux que les Rroms. Dans le cas des Juifs, la proportion est comparable si l'on se limite aux yiddishophones et djudyophones, mais elle devient impossible à établir si l'on prend en considération le nombre considérable mais inconnu de ceux qui n'ont pas de langue propre.

Certains ont pu défendre l'amalgame aux Rroms des 10% supplémentaires d'Ashkalis, Beás, Yéniches et Travellers pour donner plus de voix aux revendications des Rroms. Un "leader" rom de Macédoine m'expliquait récemment qu'il attirait les Ashkalis pour faire des demandes de subventions et gonfler ses chiffres mais qu'il comptait bien les évincer une fois les fonds obtenus en leur disant qu'ils ne sont pas Rroms. Une telle vue du nombre qui fait la force est heureusement dépassée en Europe, car elle exclut du chapitre tous les groupes peu nombreux, justifiant ainsi toute oppression des minorités par les majorités, ce qui est bien entendu contraire aussi bien aux aspirations des Rroms et des autres peuples qu'à la démocratie réelle. Devrait-on, pour des raisons de nombre, nier les droits de groupes humains infimes, comme virtuoses du violon, les génies des mathématiques, les derniers des Mohicans ou les victimes d'une injustice, ou encore d'une maladie rare ? Par ailleurs, distinguer des peuples qui sont différents par leur identité et leur histoire, même si de nombreux éléments transversaux les relient entre eux comme avec d'autres peuples encore, n'exclut en rien de développer une solidarité d'autant plus saine et efficace que ses bases seront clairement définies.

En tout état de cause, l'écrasante majorité des Rroms parmi les peuples sans territoire compact, y compris si l'on prend en considération ceux qui ne sont pas "tsiganes", et même si elle explique l'amalgame populaire fait entre eux, n'est pas une justification pour ériger cet amalgame au niveau d'une approche raisonnée et donc en principe respectueuse des réalités. Tout groupe, aussi petit soit-il, a droit à voir reconnaître sa propre identité dans la mesure où elle est un fait de son expérience. Ce ne sont que les ignares qui qualifient les Ukrainiens de Russes, les Arméniens de Juifs, les Berbères d'Arabes ou les Vietnamiens de Chinois. Un tel modèle basé sur l'ignorance, découlant elle-même souvent du mépris, est d'autant plus à proscrire qu'il est préjudiciable à la fois pour celui qui l'accepte que pour l'ensemble des populations concernées.

Conclusion

Il y a donc trois solutions possibles à cette question :

- a) soit on garde la notion de "tsigane/Gypsy" et on désigne ouvertement de ce terme les populations concernées identifiées comme telles selon le regard raciste traditionnel – quitte à les qualifier d'asociales;
- b) soit on garde ce même concept de "tsigane/Gypsy" et on le maquille à l'aide soit d'un euphémisme – d'un "cache-tsigane", comme le mot "Rroms" dont on change alors le sens, soit d'une dénomination sérielle – dans cette logique on aura du mal à parler d'un peuple qui a contribué au génie européen et cherche à faire reconnaître sa place. On parlera plutôt de problèmes sociaux;
- c) soit on prend en considération tous les peuples sans territoire compact (une dizaine en Europe), du fait des problèmes qu'ils ont en commun, et on encourage une large coopération entre eux sur le plan européen ainsi que des échanges pour qu'ils puissent mieux se connaître et s'épauler les uns les autres. Cette option coupe court à toute acrobatie terminologique puisque l'on pourra parler alors tout simplement de "peuples sans territoire compact".

A moins que les décisions politiques du moment ne soient, comme au temps des dictatures des siècles passés, prioritaires sur la réalité et sur la volonté des intéressés, l'option la plus juste et la plus prometteuse est de distinguer clairement entre les Rroms et "les divers groupes qui leur sont traditionnellement assimilés", de reconnaître une égale dignité à leurs identités respectives et de les intégrer dans la catégorie plus vaste et objectivement déterminée des **peuples européens sans territoire compact**. Les organisations internationales devraient au plus tôt opter pour cette vision, sinon elles deviendront par inertie et par inconscience complices d'un processus de destruction qui peut conduire au pire.

Remarque : La forme "Roma" est le pluriel en langue rromani de "Rrom". Ce pluriel a été initialement emprunté par l'allemand dans l'expression "Sinti und Roma" (les Sintés et les Rroms) servant à désigner la population virtuellement bénéficiaire de dédommagements de guerre. C'est sous cette forme et sans réflexion aucune que le mot a été repris en anglais pour entrer dans le nom du point de contact de l'ODIHR de l'OSCE – traitant par

l'ignorance (et donc implicitement le mépris) les millions de Kalés de la péninsule ibérique et d'Amérique latine, constitutifs aussi bien que les Rroms et les Sinté de la nation rromani. De là, la forme Rroma est entrée de manière erronée dans le jargon des ONG pour dire Rrom aussi bien au singulier qu'au pluriel, alors qu'en anglais (comme en français) la forme correcte est sg. **Rrom**, pl. **Rroms**.

GENERALITES SUR LES PEUPLES EUROPEENS SANS TERRITOIRE COMPACT

BALKANO-EGYPTIENS

Autres noms : Ashkali, Evgjits, Jevgs, Egyouptsi, Magjup

Population peut-être d'origine égyptienne, qui serait parvenue dans les Balkans en partie à l'époque d'Alexandre de Macédoine pour le commerce, mais surtout au 4^{ème} siècle sous forme d'un flux de soldats – ultérieurement mariés aux femmes des Balkans. Les anciens ont le souvenir à travers les siècles d'être originaires de "Misiri, qui est en Turquie" (l'Egypte a en effet longtemps été ottomane). C'est en Albanie qu'ils sont les plus nombreux avec plus de 50.000 Evgjits ou Jevgs identifiables (une majorité est entièrement assimilée), presque autant en Dardanie (Kosovo et Méthohie), suivi de la Macédoine, de la Grèce et enfin de la Bulgarie avec environ 12.000 Egiouptsi dans la région de Madan (Rhodopes). En Turquie on les appelle Kipt. La plupart sont musulmans, parfois de conversion récente (XIX^{ème} siècle). Certains adhèrent à un islam radical (Uroševac/Ferizaj en Dardanie).

De nombreux habitants les confondent avec les Rroms sous le nom de "tsiganes", surtout en ex-Yougoslavie, mais ceux qui les côtoient, notamment en Albanie et en Méthohie sont bien conscient de la différence. Ni les Ashkalo-Egyptiens, ni les Rroms n'acceptent la confusion. Souvent implantés au centre des villes (Ohrid, Struga etc...), ils n'ont jamais eu de mode de vie mobile. L'Etat albanais les considère comme des Albanais de souche, malgré leur origine non illyrienne très lointaine, et leur refuse le statut de minorité tant à ce titre que du fait de l'absence d'une langue (en Albanie ils parlent tous albanais), d'une littérature ou de traditions qui leur soient propres. Toutefois, ils sont victimes d'un net mépris du reste de la population balkanique, ce qui contribue à fragiliser la stabilité politique dans la région. Il serait donc hypocrite de les considérer comme des citoyens jouissant des mêmes droits que les autres; une action de sensibilisation doit être menée en leur faveur, notamment en valorisant leur héritage. Les exactions de certains Cossovares extrémistes pour "purifier" la Dardanie des Ashkalo-Egyptiens après 1999 ont montré que ces derniers constituent un enjeu politique non négligeable. Depuis quelques années et sans que cela constitue une règle, le mot Ashkali tend à désigner les métis de Rroms et de Balkano-Egyptiens, qui auparavant évitaient les intermariages.

BEÁS-ROUDARS

Autres noms : Banyash, Bunyash, Boyash, Banjaš, Lingurar, Gurbet (en Grèce), Moeso-Roumain

Remarque : Beás < Banyas, traduction de Rudar (lat. *Bany*~ = slave *Rud*~"mine(rai)" + suffixe de profession -ar = -aš)

Population roumanophone (dialecte du Banat oriental et subdanubien) souvent confondue avec les Rroms sous le nom de "tsiganes" par le bas peuple d'Europe centrale, mais sans rapport avec ces derniers. Ni les Boyash, ni les Rroms n'acceptent cette confusion. C'est en Roumanie qu'ils sont les plus nombreux (près d'un demi million identifiable; alors qu'une majorité est absorbée dans la population), puis en Hongrie (env. 20.000); quelques milliers sont éparpillés en Serbie, Croatie, Bosnie, Slovaquie, Bulgarie (région de Varna) et même en Grèce, près d'Athènes. Un contingent important a émigré en Colombie, dans la région de Cali. Les Boyash n'ont jamais eu de mode de vie mobile. C'est en Serbie qu'ils présentent le plus de traits archaïques (transes, démonologie, magie etc...) tandis qu'en Roumanie du sud ils pratiquent une sorte de potlatch, appelé gurban, le 23 avril. Leur origine reste inconnue mais l'hypothèse qu'ils seraient les descendants d'autochtones de teint sombre ayant habité la Moesie (actuelle Serbie du sud), latinisés avec tout le reste des Balkans puis éparpillés au moment de l'arrivée des Serbes au VII^{ème} siècle est la plus vraisemblable – d'où le terme parfois employé de Moeso-Roumains. Ils souffrent d'un ostracisme manifeste et constituent une des parties de la population roumaine la plus arriérée avec certains Moldaves et Rroms mais leur situation n'est pas moins alarmante dans les autres pays, même si certains leaders issus de leur population ont parfois fait carrière, souvent sous le nom de "Rroms" (sauf en Bulgarie où ils se présentent sous leur vraie identité).

En Hongrie, ils ont été l'objet de manipulations ethno-politiques destinées à justifier diverses idéologies, projets et stratagèmes, soit vis-à-vis des Rroms, soit vis-à-vis de la Roumanie. C'est en Hongrie toutefois que leur revendication de reconnaissance politique semble la plus avancée; quelques livres de folklore leur sont consacrés, mais ils n'ont ni littérature, ni art qui leur soient propres – à l'exception d'un nombre important de peintres naïfs en Hongrie. Une remarquable

traduction beás de l'épopée hongroise János le Preux, de Sándor Petőfi, est cependant parue à Pécs en 2001.

YENICHES

Autres noms : Fecker, Keßler, Spengler, Laninger, Karner, Roulé, Miré

Population d'origine germanique et à mode de vie traditionnellement mobile vivant en Allemagne, France, Suisse (env. 30 à 40.000 dans chacun de ces pays) et Autriche (quelques centaines près de Melk). Appelés parfois "tsiganes blonds", ils sont souvent confondus avec les Rroms, alors qu'en réalité ils sont les descendants de victimes déracinées de la Guerre de Trente ans. Leur parler est surtout à base d'allemand et d'alsacien, mais on y trouve des mots yiddish, hébreux et rroms. Ils ont été persécutés par le troisième Reich, mais également par les autorités suisses d'après-guerre (centaines d'enfants yéniches arrachés à leur famille de 1926 à 1972). Le déclin de leurs activités traditionnelles (colportage, rétamage, ferrailage, remoulage etc...) conduit les Yéniches à se fondre dans les populations défavorisées des banlieues urbaines, sans qu'une affirmation politique ne semble se dégager chez eux à l'heure actuelle. Quelques écrivains et artistes suisses sont d'origine yéniche; leur langue d'écriture est l'allemand.

TRAVELLERS

Autre nom : Tinkers

Population de souche celte qui s'est constituée du XII au XXème siècle à partir de paysans ruinés poussés par la famine sur les routes. Ils sont environ 27.000 en Eire et 15.000 en Ulster (Irish Travellers) tandis qu'il en existe 15.000 en Ecosse et Angleterre (Scottish Travellers, en partie originaires d'Irlande) et 7.000 aux Etats-Unis. Un peu moins d'un quart mène un mode de vie mobile, dans des roulottes caractéristiques. Ils ont toujours été marginalisés dans les campagnes britanniques, malgré l'utilité de leur force de travail et leur artisanat. Ils souffrent encore du stigma lié à leur origine et qu'ils partagent avec les Rroms, alors que rien ne permet de les confondre avec eux. Comme eux, ils sont victimes du chômage, du manque de formation et des diverses plaies sociales qui les accompagnent – et renforcent l'ostracisme dont ils sont victimes. Ils ont développé une musique spécifique qui tend à disparaître. Malgré des subventions importantes versées à leurs organisations, leur situation ne s'améliore guère.

ARMENIENS OCCIDENTAUX

Population indo-européenne qui a été implantée depuis le V-ème siècle avant notre ère dans une vaste zone au sud du Caucase. La première migration massive a lieu autour de l'an 1080 de la région du lac de Van vers la côte sud de l'Asie mineure en raison de l'arrivée des Turcs seldjoukides. Ils fondent le royaume de Cilicie qui tombera en 1375 sous les coups des mamelouks. Les Arméniens sont par la suite éparpillés dans tout l'Empire ottoman mais aussi en Europe centrale. Avec le génocide de 1915, qui a fait près de deux millions de victimes parmi les Arméniens occidentaux, les survivants sont déportés ou expulsés. Ce sont ces Arméniens d'Anatolie qui forment l'essentiel d'une diaspora comptant dans le monde trois millions de personnes dont plus d'un million dans les pays de la CEI, 600.000 aux Etats-Unis et près de 300.000 en Union européenne. Paris a longtemps été le centre culturel des Arméniens occidentaux mais il semble qu'à l'heure actuelle ce soit au Liban que se trouve la production littéraire et artistique la plus significative.

JUIFS LOCUTEURS DE JUDEO-LANGUES

Les juifs sont un peuple connu de tout le monde. La diaspora actuelle a ses origines dans la dispersion consécutive au saccage de Jérusalem et à la destruction de son second temple en l'an 70 de notre ère. Avec l'abandon de la langue hébraïque – devenue araméen peu avant notre ère, puis l'abandon de celle-ci, ils ont acquis les langues des pays de séjour mais ils les ont transformées si profondément qu'ils en ont fait des "judéo langues", dont la plus célèbre, le judéo-allemand ou yiddish, formé sur la base des parlers rhénans de l'allemand vers la fin du premier millénaire, était parlée avant le génocide nazi dans toute l'Europe de l'est par dix millions de locuteurs dans deux dialectes principaux. Le yiddish a donné naissance à une importante littérature profane à partir du XVI-ème siècle. Il est aujourd'hui encore parlé par plus d'un million de personnes, surtout en dehors de l'Europe. Par ailleurs, il s'est formé un judéo-espagnol, qui a disparu de la péninsule ibérique avec l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492 vers l'Est de la Méditerranée, mais s'est maintenu dans tout l'Empire ottoman et les pays qui lui ont succédé. Le judéo-français a disparu au XIII-ème siècle et le judéo-occitan au XX-ème. Il existe un judéo-arabe bien vivant encore, ainsi que plusieurs autres judéo-langues plus locales, toutes en dehors de l'Europe (Iran, Inde etc...).

Le yiddish est protégé en Europe par la recommandation 1291 de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, en date du 20 mars 1996.

AROUMAINS

Autres noms : Armîniî, Macédo-Roumains, Vllah, Tsintsari, Tchoban

Les Aroumains constituent la principale population héritière de la latinité balkanique (si l'on fait abstraction des Roumains proprement dits, encore appelés Daco-Roumains et des Beás-Rudars ou Moeso-Roumains – les autres héritiers étant les 4.000 Méglénites de Gevgelija en Macédoine et les 800 Istro-Roumains de Šušnjevića en Istrie, les trois ou quatre langues romanes de la côte dalmate ayant disparu depuis plus d'un siècle). Il ne s'agit pas d'une diaspora roumaine mais d'un peuple sans territoire compact constitué sur place dans les Balkans après la romanisation. C'est en Macédoine, Grèce et Albanie qu'ils sont les plus nombreux – peut-être 320.000 en tout. Ils ont été longtemps caractérisés par deux professions bien précises et très différentes : bergers transhumants d'une part, commerçants de l'autre – avec des comptoirs un peu partout en Europe, jusqu'à Vienne et Anvers, et dans l'Empire ottoman au temps de leur apogée, le XVIII^{ème} siècle. Ce n'est qu'au XX^{ème} siècle qu'ils ont commencé à développer leur langue, encore considérée pour des raisons politiques comme un "dialecte" par les autorités roumaines et grecques, et leur production littéraire reste modeste dans cette langue. Beaucoup hésitent sur la nature de leur identité : linguistique, culturelle ou nationale, voire religieuse (orthodoxe grecque) ? Ceci est un intéressant sujet de débat.

La langue et la culture aroumaines sont protégées en Europe par la recommandation 1333 de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, en date du 24 juin 1997.

SÁPMIS

Autres noms : Saemie, Saami, Same, Finner, Lapons

Selon toute vraisemblance originaires de l'Oural et apparentés aux Komi, Mordves, Mari et Oudmourtes, mais aussi aux Finnois et Estoniens, les Sápmis auraient été les premiers habitants du grand nord scandinave, ceci depuis l'Antiquité. Répartis entre la Norvège (40.000), la Suède (15.000), la Finlande (4.000) et la Russie (2.000), ils ont ceci de particulier qu'ils considèrent l'élevage du renne comme le pilier de leur identité culturelle, linguistique et nationale. On distingue trois grands dialectes sápmis, eux-mêmes subdivisés en une dizaine de parlers, parfois si différents que l'intercompréhension est difficile (il semble en réalité que ce soit le degré d'oubli de la langue ancestrale qui soit la cause de difficultés de communication). La vie des éleveurs est en partie mobile en raison des mouvements des rennes mais la majorité des Sápmis est sédentaire (des écoles mobiles ont toutefois été organisées pour les enfants nomades). Persécutés et exploités par les nations majoritaires pendant des siècles, ils ont réussi à s'affirmer politiquement après la seconde guerre mondiale, d'abord en Finlande puis dans les autres pays. Ils ont établi un double critère d'appartenance à l'identité sápmi, ce qui se concrétise par "l'inscription" au registre des électeurs sápmi : se sentir Sápmi et parler la langue sápmi à la maison (ou au moins avoir eu un parent ou un grand parent qui la parlait – ou à défaut, mais seulement en Suède, qui était lui-même "inscrit"). Ils ont un Parlement (Sámiráddi), un drapeau, un hymne, une université et de nombreuses autres institutions.

La culture traditionnelle a longtemps été persécutée en raison de ses racines chamaniques, notamment le yoik, sorte de mélodie vocale improvisée évoquant ou dépeignant non linguistiquement un objet ou un événement que l'on se rappelle ou que l'on évoque. La littérature orale est d'une grande richesse mais l'extension de la langue à l'écrit littéraire ne remonte qu'au XX^{ème} siècle (premier roman en 1912). Ce n'est que dans les années 1970 que la langue sápmi a fait son entrée dans l'enseignement.

RROMS

Autres noms et présentation (voir partie principale de l'étude).

Les distinctions ci-dessus sont fondées sur une approche ethnoculturelle et sont valables pour l'ensemble de l'Europe. Dans le cas particulier de l'Etat français, où une certaine tradition ne considère pas cette approche comme légitime, il a été créé une catégorie administrative particulière, les Gens du Voyage :

GENS DU VOYAGE

Ensemble composite de populations caractérisées par une activité professionnelle ambulante de type familial, avec habitat mobile (le plus souvent caravane ou camping-car) et stratégie économique

intégrée dans une région plus ou moins vaste de population sédentaire, dite "hôte". Le terme est apparu en France pour remplacer le mot "nomade", devenu politiquement trop chargé après les persécutions du gouvernement de Vichy contre les Rroms (trente camps d'internement en France, pendant la seconde guerre mondiale, où sont morts des centaines de Rroms). Le terme "nomade" avait lui-même été lancé en 1912 dans une nouvelle acception pour justifier des mesures proposées contre un groupe ethnique, les Romanichels ou Bohémiens, ceci afin d'éviter toute référence ethnique, ce qui aurait été contraire à la Constitution.

Actuellement, la France ne reconnaît pas la présence d'un peuple rom, dont les membres sont citoyens français, sur son territoire, mais celle d'une communauté à mode de vie socialement défini comme étant "du Voyage" et dans la composition de laquelle entrent certains Rroms, d'origine indienne, et des Yéniches, de souche germanique, mais aussi les Forains, bateliers et circassiens, de souche française ou autre. Le Royaume-Uni parle de même de "Travellers" pour englober à la fois les vrais Travellers (v. ci-dessus) et ceux parmi les Rroms qui ont un mode de vie mobile. Il existe en France une Commission Nationale Consultative des Gens du Voyage, dépendant du Ministère de la solidarité.

Bien entendu, les deux approches ne devraient pas s'exclure mutuellement mais se compléter pour optimiser la manière dont toutes ces populations peuvent exercer leurs droits et leurs devoirs de citoyens au-delà d'un mode de vie, sédentaire ou mobile.

Abstract:

In order to approach the "Gypsy" issue, it seems more relevant to develop a category of European peoples with no compact territory that to stick to the outsiders' racist concept of "Gypsies", whatever name is given to this concept, including the serial names of the kind "A, B, C, D and others". Such serial names are never exhaustive and they represent but an attempt of politically correct labelling upon an unchanged concept.

As far as the English and French terminologies are concerned, the paper proposes the following solution:

- a) to call "Rroms" the whole of the Rroms as a global concept of European nation of Indian origin*
- b) to call "Balkano-Egyptians" the Ashkali, Evgjit, Jevg etc... as a global concept of Balkan population of probable Egyptian origin*
- c) to call "Boyash" the Beás, Rudar, Lingurari and Bunjaš (note that Banyash is more widespread in French studies)*
- d) to call "Yéniches" the Yéniches, Karner, Laninger, Keßler, Fecker ou Spengler*
- e) to call "Travellers" the Travellers (formerly Tinkers)*
- f) to call "Sápmi" (or alternatively "Saami") the Sápmi*
- g) to call "Aromanians" the Aromanians or Macedo-Romanians*
- h) to call "Western Armenians" the Western Armenians*
- i) to call "Yiddisch-speaking Jews" or "Ashkenazi" the Yiddisch-speaking Jews or Ashkenazi and "Djudyo-speaking Jews" or "Sefarades" the Djudyo-speaking Jews or Sefarades, when they recognize Europe as their motherland.*

Concerning the main inner branches of the Rroms, one can propose the following terminology:

- 1) to call "Rroms" the Rroms speaking Rromani, possibly with an appropriate qualifier (Eastern, endajutne, mainbone, sensu stricto, etc...) when necessary.*
- 2) to call "Northern Sinté" the Sinté groups which were formed in German-speaking areas (Manouche may be used in France)*
- 3) to call "Southern Sinté" the Sintés groups which were formed in Romance-speaking areas*
- 4) to call "Kalé" (or alternatively Gitanos) the Kalé (Ibero-Rroms)*
- 5) to call "Kaalé" the Kaalé*
- 6) to call "British Rroms" or "Romanichals" the British Rroms*

Labels like Bohemians, Hungarians, Yugoslavs or Romanians (Fr. Bohémiens, Hongrois, Yougoslaves or Roumains) to identify Rroms should be definitively eliminated of the political vocabulary except in quoting historical texts.

The words Gypsy (and tsigane) should be used only in two contexts:

- i. to quote declarations referring to an object identified as Gypsies (and tsigane) by the authors of these declarations, which may be of historical or racist nature*
- ii. to refer to a specific type of music, developed mainly during the 19th century in Austro-Hungary (in this last case, the spelling tzigane is recommended)*

Serial labels should be avoided and, when a categorical approach is needed, priority should be given to the notion of "peoples with no compact territory" which includes all the peoples in this peculiar situation, irrespectively if they have been initially viewed or not as Gypsies by unlearned local populations.

In addition, a collective naming should be applied to citizens with a mobile life-style, whatever their origin and motivation are, including therefore majority people leading a mobile life (fair people in the U.K. and Forains in France). They could adequately be called "itinerant professionals" (or "groupes itinerants" in France) and encompass only persons who actually lead an itinerant life-style, irrespectively of their ethno-cultural identity. Their specific problems and needs should be treated in this distinct framework. The cases of discrimination faced by settled former itinerants should be addressed specifically at the local level and do not justify a European-wide treatment in terms of ethnic policies. It can be solved simply through awareness-raising education to alternative life-styles, irrespectively of the ethnic belonging.

An appropriate updating, similar to the one done here in English and French, should be carried out in all European languages while trying to render the local specificities but also to stick as much as possible to the European guidelines as suggested above for the two leading languages of the Council of Europe. This operation, which should by no means be a mere translation, could be done in cooperation with specialized groups mentioned by the author and circulated through school education. The author suggests also establishing at the Council of Europe a data-base covering all European peoples with no compact territory.